



HAL
open science

L'occupation de la haute-montagne dans les Alpes du Sud à l'époque romaine. Premiers résultats d'une recherche dans les Hautes-Alpes (Buëch, Champsaur, Briançonnais).

Philippe Leveau, Maxence Segard

► **To cite this version:**

Philippe Leveau, Maxence Segard. L'occupation de la haute-montagne dans les Alpes du Sud à l'époque romaine. Premiers résultats d'une recherche dans les Hautes-Alpes (Buëch, Champsaur, Briançonnais).. 2004, pp.229-242. halshs-00122616

HAL Id: halshs-00122616

<https://shs.hal.science/halshs-00122616v1>

Submitted on 11 Jan 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BULLETIN D'ETUDES PREHISTORIQUES ET ARCHEOLOGIQUES ALPINES

publié par la

Société Valdôtaine de Préhistoire et d'Archéologie

Numéro spécial consacré aux
Actes du X^e Colloque
sur les Alpes dans l'Antiquité
Cogne, Vallée d'Aoste - I
12-13-14 septembre 2003
(par les soins de *Damien Daudry*)

L'OCCUPATION DE LA HAUTE MONTAGNE DANS LES ALPES
DU SUD À L'ÉPOQUE ROMAINE.
PREMIERS RÉSULTATS D'UNE RECHERCHE DANS LES HAUTES-ALPES
(BUECH, CHAMPSAUR, BRIANÇONNAIS)

PHILIPPE LEVEAU^{1*} ET MAXENCE SEGARD^{2**}

Dans les recherches historiques actuelles sur la montagne alpine, les Alpes françaises du Sud occupent une position particulière, –relativement marginale–, qui enregistre l'incidence des frontières politiques actuelles de l'Europe. Situées en marge de l'espace politique français, elles relèvent d'une région administrative, la Région Provence-Alpes-Côte-d'Azur (PACA) dont les centres sont les pôles, urbains et universitaires, marseillais et niçois, tous deux sur le littoral. Faisant éclater l'ancienne unité (alpine) du Dauphiné, cette organisation a séparé de la région grenobloise dont il dépendait autrefois, le département des Hautes-Alpes. Elle l'a rapproché de l'autre département alpin, les Basses-Alpes devenues les Alpes-de-Haute-Provence, restaurant ainsi l'unité des pays de la Durance. Ce détour par la géographie administrative actuelle aide à comprendre les difficultés d'une recherche sur un espace doublement marginalisé dans l'espace régional et dans l'espace français. C'est aussi une allusion à la situation qui fut celle des Alpes dans le système administratif romain. Rome est en effet le premier État à avoir intégré le massif dans un Empire géré depuis un centre installé à l'écart dans la plaine. C'est aussi une manière de souligner l'actualité de nos débats sur la question de la romanisation des Alpes et les enjeux d'une recherche portant sur cette phase de l'occupation d'un secteur précis du massif.

LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE DANS LES ALPES DU SUD ET SES SPÉCIFICITÉS

Pourtant, au XIXe s., les régions du sud des Alpes ont occupé une place importante dans la recherche archéologique française. Cette histoire et celle des sociétés savantes qui l'ont animée a été retracée par G. Barrauol, excellent connaisseur d'un espace auquel il a consacré un ouvrage important, dans les introductions qu'il a données aux deux volumes consacrés à ces départements par la *Carte Archéologique de la Gaule* (Ganet 1995 et Bérard 1997). Il rappelle que la société préhistorique de France vit le jour dans les Alpes du Sud. D'inégale valeur, les volumes préfacés sont le reflet de la situation qui vient d'être rappelée. Le volume *Haute-Provence* qui a été rédigé par G. Bérard, constitue une mise au point très complète des recherches poursuivies dans le département et restées pour une grande part longtemps inédites. En revanche, la dispersion de la documentation sur les Hautes-Alpes entre Grenoble et Gap a rendu plus difficile la tâche de I. Ganet (1995), de sorte que le volume mériterait une reprise.

Les deux Musées alpins qui, au XIXe s., reçurent les collections archéologiques ont eu des destins inégaux. Si, depuis, l'activité s'est maintenue dans les Alpes du Nord, en particulier autour du Musée Dauphinois, il n'en va pas de même au sud où le Musée de Gap peine à maintenir sa place dans un des départements les moins peuplés de France. D'une manière générale, la connaissance que nous avons des collections archéologiques provenant des sites des Alpes du Sud reste partielle du fait de leur dispersion dans différents musées français au hasard de dons faits par des amateurs, d'envois et d'attributions opérées par les autorités publiques. On peut en prendre pour exemple l'histoire du site de La Bâtie-Montsaléon (Leveau *et al.* 2002), sur lequel nous allons revenir. Situé au confluent du Petit Buëch et de la Maraize, le site fit au début du XIXe s. l'objet de fouilles qui s'étendirent sur une superficie considérable et révélèrent la qualité et l'excellente conservation de l'habitat. Puis les vestiges furent recouverts et les champs rendus à leurs propriétaires ; le site tomba dans l'oubli jusqu'à ces dernières années quand la Commune et le Conseil Général des Hautes-Alpes envisagèrent une valorisation des vestiges antiques dans le cadre du développement du tourisme culturel dans la vallée du Buëch.

^{1*} Professeur d'Archéologie, C.C.J., M.M.S.H., B.P. 647, F. 13094 Aix-en-Provence ; leveau.phil@wanadoo.fr

^{2**} Doctorant, C.C.J., M.M.S.H., B.P. 647, F. 13094 Aix-en-Provence ; maxence.segard3@freesbee.fr

La recherche actuelle dans les Alpes du Sud doit beaucoup à l'action du Service Archéologique de PACA et à son ancien directeur J.-P. Jacob qui, soucieux de rééquilibrer la recherche régionale, avait incité des équipes à s'orienter vers l'étude de ces montagnes. C'est sous son impulsion que furent développées des recherches sur les mines et une mise en valeur du patrimoine minier (Barge-Mahieu *in* Ganet 1995, 49-50). Le site minier de l'Argentière-La Bessée fournit à cet égard un exemple remarquable de réussite. Si en effet ces régions n'occupent pas une place importante dans une production minière nationale, elles n'en recèlent pas moins des gisements d'une grande diversité et dont l'exploitation, ancienne, remonte aux origines protohistoriques de la métallurgie.

Sur le long terme, cet effort a porté ses fruits puisque désormais les trois départements alpins voient se développer des recherches archéologiques dans lesquelles s'impliquent des équipes universitaires, l'Ubaye où œuvre une équipe animée par D. Garcia, les Alpes-Maritimes où P. Arnaud a conduit des opérations de prospection et les Hautes-Alpes dont il va être plus précisément question ici.

LA ROMANISATION DES PAYS DU BUECH ET DE LA DURANCE : LES MODES D'EXPLOITATION DE LA MONTAGNE ET LES ORIGINES DE LA RELATION INÉGALE ENTRE SOCIÉTÉS DE MONTAGNE ET SOCIÉTÉS DE PLAINE

Les recherches conduites en haute Durance prennent place dans une problématique très générale, celle de la romanisation d'une région d'Occident entrée parmi les dernières dans la domination de Rome. Ce concept de romanisation a fait l'objet de vives critiques, en particulier récemment par des auteurs anglo-saxons qui dénonçaient la faiblesse de son contenu (Woolf 1998, 6-7 ; Mattingly 2000). L'adjectif " romain " sert en effet à qualifier des réalités différentes : une période, un espace, une nation, une culture, des formes économiques. Dans le cas présent, le processus en question correspond à une rupture majeure dans les modes d'occupation de l'espace intervenue à la suite de l'intégration de ces régions dans l'Empire romain à la fin du Ier s. av. J.-C.. Pour la première fois dans l'histoire, cet espace montagnard se trouvait sous le contrôle d'un pouvoir politique et militaire extérieur au massif. On peut en effet faire remonter à l'époque romaine, l'attestation d'une relation inégale entre sociétés de montagne et sociétés de plaine dont les fluctuations rythment l'histoire du massif.

Durant l'âge du Fer, celui-ci avait vu le développement de confédérations tribales assez puissantes pour inquiéter et tenir à l'écart les armées des Etats qui se développaient, à l'est, dans la plaine du Pô, à l'ouest en Gaule. Les difficultés rencontrées par Hannibal dans sa fameuse traversée du massif illustrent l'impossibilité pour une armée de s'aventurer dans ces régions sans l'accord de ces populations. Elles montrent aussi qu'Hannibal a bénéficié des équipements routiers qui justifiaient la perception de taxes par les peuples alpins, celles dont la *quadragesima galliarum* prit la suite. Justifiées par la fourniture du bois de feu et d'œuvre, par la construction des routes et des ponts et la protection des voyageurs, ces taxes sont présentées par les Romains comme une forme de brigandage. Au Ier s. un texte de l'historien romain de langue grecque (Diodore, 4, 19, 4) concernant la route d'Hercule témoigne de la fréquentation des cols à l'époque celtique.

Dans la perspective de recherche qui vient d'être résumée, il est intéressant de rappeler les origines du questionnement qui nous ont conduit en haute Durance (Leveau et Ségard à paraître). Il s'agissait de relever une suggestion faite par des archéologues, O. Badan, J.-P. Brun et G. Congès (1995), qui, en Provence, dans la plaine steppe de Crau, venaient de mettre en évidence des bergeries d'époque romaine et s'interrogeaient à ce propos sur les origines de la grande transhumance qui, depuis la fin du Moyen Âge au moins, conduit les troupeaux du littoral méditerranéen vers la montagne alpine. Extrapolant à partir des résultats des prospections et des fouilles, ils estimaient à 100 000 le nombre de moutons dans la Crau pour cette époque, ce qui faisait de la transhumance une nécessité, compte tenu de l'incapacité de la plaine de Crau à nourrir l'été un tel nombre de bêtes. Ils s'appuyaient simultanément sur les exemples de l'Italie antique et de la Grande Transhumance provençale moderne pour poser la question de l'existence dès l'Antiquité d'un déplacement des troupeaux vers les Alpes du Sud, comme ce fut le cas à partir du Moyen Âge. Ils établissaient une relation avec le contexte historique marqué par la conquête romaine et l'installation à Arles de colons en grande partie originaires de régions d'Italie, —le Samnium et l'Ombrie entre autres—, où était pratiquée la transhumance à large rayon dans les Apennins (Gabba et Pasquinucci 1979). Leur article concluait sur la nécessité de mettre en oeuvre de nouvelles recherches « non seulement en Crau, mais aussi désormais dans les Alpes du Sud » (Badan, Brun et Congès 1995, 306).

MÉTHODES ET STRATÉGIES DE LA RECHERCHE

C'est dans cet esprit qu'afin d'identifier une augmentation de la pression pastorale, ont été lancés des inventaires sur l'occupation ancienne de la haute montagne, destination présumée des troupeaux. Le choix d'une région

d'étude s'est porté sur la partie sud du Massif des Ecrins qui peut paraître bien éloignée de la Provence littorale, mais qui offrait de bonnes conditions au développement d'un programme de recherche pluridisciplinaire (fig. 1). Deux micro régions lui ont servi de cadre : à l'ouest, le Champsaur, vaste vallée bocagère drainée par le Drac, affluent de l'Isère ; à l'est le Briançonnais, haute vallée de la Durance, et plus particulièrement une vallée affluente, la vallée de Freissinières, qui communique directement par des cols avec le Drac Noir et le village de Prapic. En limite nord de la zone climatique méditerranéenne, proche de très hauts sommets (l'Ailefroide, Pelvoux, Ecrins à 4000 m), cette région constituait déjà un des terrains d'étude des paléobotanistes de l'IMEP avec qui nous avons eu l'occasion de collaborer (précisément dans la région d'Arles) et mis en évidence des traces de la fréquentation pastorale en limite de la Crau (Andrieu-Ponel *et al.*, 2000). Leur préoccupation première portait sur l'évolution climatique. Mais une ouverture récente sur les problèmes de l'anthropisation offrait l'opportunité de développer un programme dont le modèle était fourni par de jeunes chercheurs pyrénéens qui venaient de démontrer la pertinence d'une telle approche d'un phénomène qui n'a laissé que des traces fugaces (Galop 1998, Rendu 2000).

Le principe est le suivant. Les modifications de la couverture végétale que l'on peut reconstituer à partir de spectres polliniques conservés dans les milieux humides, plus particulièrement les tourbières, ne sont pas seulement liées à l'évolution climatique ; elles enregistrent les effets de l'occupation humaine (« l'anthropisation du milieu »). Ainsi, en haute montagne, le rapport entre pollens d'arbres et d'herbacées est bien conditionné par le refroidissement ou le réchauffement climatique qui commandent la croissance des arbres. Mais les avancées et reculs de la forêt dépendent également du développement du pastoralisme et des activités de collecte du bois qui en limitent l'expansion et peuvent aller jusqu'à la faire disparaître. La présence humaine se manifeste par le développement, anormal, de certaines espèces végétales, les « indicateurs d'anthropisation ». Ces plantes sont dites « rudérales » parce qu'elles croissent sur les décombres ou à proximité des habitations ou le long des chemins. Certaines, les plantes nitrophiles, poussent particulièrement là où s'accumulent les déjections animales et témoignent de la présence de troupeaux. Les plus typiques sont le plantain (*Plantago sp.*) et l'oseille (*Rumex*) qui poussent en abondance là où les troupeaux ont séjourné. La question qui se posait était de savoir s'il existe une correspondance entre cette évolution et le phénomène socio-économique de la romanisation.

Comme en Crau, où O. Badan, J.-P. Brun et G. Congès avaient mis en évidence des bergeries romaines, dans les Pyrénées, B. Davasse, D. Galop et C. Rendu, une équipe pluridisciplinaire, avaient démontré qu'il était possible d'historiciser l'occupation de la haute montagne par des fouilles et des sondages sur des sites connus depuis longtemps mais réputés anhistoriques. Leur démarche participait d'évolution générale de la recherche archéologique qui s'ouvrait à de nouveaux territoires, en particulier sous l'impulsion d'archéologues préhistoriens mieux habitués à l'étude de ce type de site. Elle était aussi rendue possible par une utilisation systématique des datations isotopiques, les seules possibles dans un milieu où la céramique, indicateur chronologique ordinaire pour les périodes historiques, est rare.

Bénéficiant de leur expérience, nous avons mis en œuvre deux procédures de recherche successives et complémentaires : une prospection inventaire des sites archéologiques dans la haute montagne consistant en une localisation et une description sommaire (prospection intrasite) ; puis des sondages et des fouilles afin de dater la succession des occupations et d'en préciser la nature.

LES RÉSULTATS

C'est ainsi qu'ont travaillé les deux équipes archéologiques qui oeuvraient sur les espaces présentés. En Champsaur, la prospection a été menée par une équipe constituée d'archéologues catalans et alpins et dirigée par J.-M. Palet Martinez, actuellement chercheur à l'Institut Catalan d'Archéologie Classique de Tarragone. Dans le même secteur, J.-L. de Beaulieu a réalisé les carottages dont une doctorante de l'IMEP, M. Court-Picon, a entrepris l'étude (Beaulieu *et al.* 2003). Dans la vallée de Freissinières, les opérations ont été dirigées par un géoarchéologue britannique de l'Université de York, K. Walsh et par F. Mocchi (Centre Camille Jullian) ; ils se sont orientés vers la fouille de sites préalablement inventoriés. Dans tous les cas, s'imposait l'approche diachronique de sites dont ni les modes de construction ni la conservation apparente ne permettaient de présumer la date.

Les résultats acquis depuis 1998 ont immédiatement montré que l'occupation de la haute montagne est continue de la Préhistoire jusqu'à nos jours. Ainsi, dans la vallée de Freissinières, prospections et sondages réalisés sur le plateau de Faravel à plus de 2000 m d'altitude ont mis en évidence une fréquentation débutant au Paléolithique supérieur et se poursuivant au Mésolithique et au Néolithique (Mocchi *et al.* à paraître). Cette occupation d'altitude est sans doute à relier à des activités cynégétiques, mais également à une exploitation des ressources lithiques. Pour les périodes suivantes, les occupations mises au jour sur ce plateau et dans le Champsaur montrent la permanence de la présence humaine en haute montagne, même si certaines périodes semblent correspondre à des moments d'accentuation des activités. C'est particulièrement le cas à l'âge du Bronze et au Moyen Âge, périodes qui sont

représentées sur de très nombreux sites et qui, chacune, correspondent à une phase majeure de conquête et d'affirmation de cette présence dans des espaces soumis à la contrainte climatique altitudinale.

L'occupation romaine : les sites

À l'heure actuelle, la période romaine n'est clairement attestée que sur quatre sites distincts, l'un sur le plateau de Faravel (Faravel XIV) et les trois autres dans le Haut Champsaur (Col du Cheval de Bois, Col du Palastre, Clot Lamiande). Chaque fois, la date est donnée par des charbons de bois. Abondant dans les sites de plaine, le mobilier archéologique, en particulier céramique, est en effet absent dans ces niveaux d'occupation d'époque romaine, qui en cela diffèrent de ceux des époques médiévale et moderne, pour lesquels certains sites ont livré quelques tessons. Ces quatre sites sont situés au-delà de la limite supérieure actuelle de la forêt, à des altitudes comprises entre 2 140 m et 2 450 m. Au point de vue topographique, ils ont été aménagés sur un petit replat ou dans un petit vallon, souvent adossés à la pente qui les protège. Toutes ces structures dans lesquelles une occupation romaine a été repérée s'inscrivent dans un ensemble plus vaste où les sondages ont montré une succession de plusieurs phases d'occupation.

Le site du Col du Palastre (2 200 m) est situé sur un petit replat sur le versant du sommet du Palastre où un ensemble de structures occupe un espace de 1 000 m² environ (Palet Martinez et Segard 2002 : 24). Les sondages pratiqués y ont montré deux périodes d'occupation, l'une au Bronze final (charbons et lamelle de silex) dans un enclos, l'autre à l'époque moderne (XVIIe-XVIIIe s.) dans une petite cabane (charbons et céramique vernissée). L'occupation romaine a été repérée dans une autre structure, un petit enclos érodé mesurant environ 50 m², où un sondage a mis en évidence un niveau d'occupation (charbons de bois, trois tessons indéterminés) daté entre le Ier s. av. J.-C. et le milieu du IIIe s. (1915 (80 BP : 110 av. J.-C. – 260 ap. J.-C. cal. 2 _), la probabilité maximale se situant dans les soixante-dix premières années de notre ère. Cette occupation s'inscrit donc dans une fréquentation ancienne et sur la longue durée de ce secteur.

À Clot-Lamiande (2 140 m) et au Col du Cheval de Bois (2 360 m), les sondages ont montré que l'occupation romaine était suivie par une fréquentation au Moyen Âge. À Clot-Lamiande, elle se poursuit de la fin de l'Antiquité jusqu'au XIIe s. : un sondage ouvert sur le mur d'un enclos indique que cet espace a été utilisé entre le début du IVe s. et le milieu du VIe s.. À proximité, un niveau d'occupation bien caractérisé (limon compact riche en charbons de bois) a permis de dater du IXe-Xe s le début de l'occupation d'une petite cabane circulaire et son abandon au XIe-XIIe s.. Au Col du Cheval de Bois, à 2 350 m, les structures couvrent une surface peu importante (100-150 m²). Découvert lors des prospections de 1999, ce site a été l'objet de sondages en 2001. Dans la structure 3 (petite structure linéaire en pierre sèche), un niveau charbonneux mal caractérisé a été daté de la fin de l'Antiquité (1 550 (40 BP : 420-610 ap. J.-C. cal. 2 _). La structure voisine, double enclos circulaire, a connu une occupation plus tardive, entre l'An Mil et le début du XIIIe s..

Une quatrième occupation d'époque romaine a été mise en évidence en 2001 lors d'un sondage réalisé par K. Walsh et F. Mocchi sur le plateau de Faravel (Walsh 2001). Le site de Faravel XIV est une petite cabane circulaire (10 m²) très érodée, bâtie sur un petit replat à 2 450 m. Il s'agit de l'occupation d'altitude la plus élevée qui ait été repérée à ce jour. Un niveau charbonneux a permis d'en attribuer l'occupation à une période centrée autour du changement d'ère (110 av. J.-C. – 130 ap. J.-C. cal. 2). Le site lui-même n'a pas connu d'occupations antérieures ou postérieures, mais il se situe, nous l'avons vu, dans un secteur fréquenté de manière régulière depuis la Préhistoire jusqu'à l'époque moderne.

Ces quatre sites ne diffèrent en rien de ceux des périodes précédentes et suivantes. Les structures sondées ou fouillées sont des enclos ou des cabanes bâtis en pierre sèche, sans soin particulier. Les murs sont davantage des empilements organisés que des constructions bien appareillées. Quant au mobilier archéologique, on note seulement trois tessons de céramique indéterminée, très abîmés, dans le niveau mis au jour au Col du Palastre. Leur présence seule ne permet pas d'en dater l'occupation.

L'apport des analyses paléoenvironnementales à l'identification des activités agropastorales

La haute montagne est définie comme un espace d'où l'habitat permanent est exclu. Dans ce secteur, les analyses paléoenvironnementales pratiquées permettent de compléter et de préciser les dynamiques mises en évidence par l'archéologie. Un sondage important pour la problématique présentée ici a été réalisé sur la tourbière des Lauzons à 2 190 m d'altitude, dans le Champsaur (fig. 2). Un diagramme pollinique d'un intérêt majeur a été établi par M. Court-Picon qui y lit avec une bonne précision l'histoire de la végétation dans ce secteur de haute montagne durant les quatre derniers millénaires (Court-Picon en cours). Ce qu'il montre pour un espace particulier est révélateur des évolutions régionales. À partir du Néolithique, le taux de pollens d'arbres chute régulièrement, jusqu'à la reprise forestière récente. L'âge du Fer et l'époque romaine ne se distinguent pas dans une dynamique végétale

caractérisée par la continuité de la régression de la forêt amorcée dès le Néolithique. Dans le détail, on remarque le comportement parallèle des taxons des plantes liées au développement des activités humaines. Ces indicateurs confortent le témoignage de la courbe de la forêt, qui continue de descendre régulièrement : une croissance modérée et régulière des plantes que favorise l'élevage reflète une fréquentation continue de la haute montagne à l'âge du Fer et à l'époque romaine. En l'absence d'augmentation brutale de leur taux, il est impossible d'admettre une arrivée massive de troupeaux à l'époque romaine. Néanmoins, peut-être à la fin de l'Antiquité, une augmentation nette de la présence de l'oseille constitue le signe local d'un accroissement de la charge pastorale.

Le sondage de la tourbière des Lauzons est le plus élevé de la dizaine de sondages pratiqués dans des tourbières du Champsaur pour constituer le transect qu'étudie M. Court-Picon. D'autres diagrammes, en particulier celui du Laus des Combettes, au cœur du bocage où une occupation romaine a été reconnue, apportent une information générale sur les activités agricoles et pastorales en moyenne montagne. Les rythmes de l'agriculture et du pastoralisme ne diffèrent pas sensiblement de ceux qui ont été observés pour la haute montagne. Apparus discrètement au Néolithique et en progression constante depuis, les pollens de céréales témoignent de l'exploitation des terroirs de ces zones. Mais, à la différence de ce que l'on observe sur le littoral ou dans les plaines du Rhône, la céréaliculture ne connaît aucune accentuation à l'époque romaine. Il en va de même pour les arbres cultivés, le noyer en particulier. Là encore la période romaine est donc plutôt caractérisée par une continuité. L'élevage alors pratiqué n'introduit pas de ruptures qui indiqueraient une augmentation du nombre des bêtes ou une modification des modalités de gestion du troupeau. À partir du haut Moyen Âge (VIIIe-Xe s.), les céréales et, les autres plantes, voient leur place augmenter. Par la suite, leur régression et une courbe ascendante modeste du frêne (*Fraxinus*) peuvent indiquer l'installation du bocage qui caractérise le paysage actuel de la vallée et l'accroissement du pastoralisme. Enfin, au sommet de la séquence du Laus, l'accroissement des taux de frêne *Fraxinus* ainsi que de pin (*Pinus*) marquerait à la fois l'abandon de l'écobuage (le frêne fleurit mieux) et la remontée biologique actuelle.

Au total, la nette accentuation de la pression agricole est datée du Moyen Âge, comme le sont les activités pastorales de la haute montagne. Dans les sources archéologiques et textuelles et dans les enregistrements paléoenvironnementaux le changement s'enclenche durant la période carolingienne pour connaître une accélération au tournant de l'an Mil. C'est en effet à cette période qu'augmentent véritablement les taux de plantes rudérales et nitrophiles : ortie, Chénopodes, oseille et plantain. Cette hausse générale, qui accompagne un recul brutal de la forêt, atteste une intensification de l'exploitation pastorale des alpages. La hausse simultanée des céréales montre que cette intensification est le reflet en haute montagne d'un mouvement identique dans les zones basses. Amorcé très tôt, ce mouvement atteint son apogée au XIe-XIIe s.

Plus généralement, à l'échelle des Alpes du Sud, les différentes études paléoenvironnementales vont dans le même sens. C'est par exemple le cas au Lac Miroir (2 210 m) en rive gauche de la Durance : dans un milieu jusque-là dominé par la forêt, T. Nakagawa a pu observer, à l'âge du Fer, les signes évidents d'un déboisement d'ampleur assez modeste (Nakagawa 1998). Attestée par le développement des espèces herbacées (armoïse, plantain, rosacées, caryophyllacées), cette ouverture du milieu se révèle durable, puisque jamais la forêt ne retrouve son niveau antérieur. Aux époques qui suivent, les taxons identifiés témoignent de l'entretien des espaces défrichés mais non de leur extension. Les activités pastorales dont témoignent ces modifications du milieu ne connaissent pas d'intensification. Effectuées en haute montagne, ces observations trouvent leur parallèle en moyenne montagne et dans la vallée. Au Lac de Saint-Léger, à 1 308 m, sur le contrefort nord de la Montagne de la Blanche (sur le versant sud de la basse vallée de l'Ubaye) par exemple, une étude palynologique a livré une séquence qui établit la présence constante de l'homme depuis l'âge du Bronze (Digerfeldt *et al.* 1997). À partir du début du deuxième âge du Fer, les activités agricoles et pastorales semblent s'accroître, mais très faiblement. Comme en Champsaur, il faut attendre le haut Moyen-Âge pour qu'apparaisse une véritable intensification de ces activités caractérisée notamment par le développement de la culture des céréales, du chanvre ou du noyer. En revanche, l'époque romaine, bien datée et bien caractérisée, correspond à une période où les activités pratiquées sont les mêmes qu'à l'âge du Fer, et avec une même intensité.

La place de la période romaine dans les séquenciations de l'occupation de la montagne

En définitive, les faits qui viennent d'être énoncés paraissent confirmer une opinion traditionnellement exprimée : les montagnes ont constitué des îlots de résistance à Rome. Les sociétés de montagne ne se sont pas pliées au moule de la romanisation, de sorte que l'on pourrait transposer aux Alpes l'image qu'utilisait pour l'Afrique, C. Courtois (1955, 121), un historien de la crise de la romanité : « La civilisation romaine s'était répandue à la manière des eaux. Elle avait envahi les plaines sans recouvrir les montagnes ». Si ce lieu commun, ici brillamment exprimé par l'image pourtant contestable de C. Courtois (Leveau 1977 et 1986), résiste à toutes les dénonciations et critiques qui en ont été faites, c'est bien qu'il rend compte d'une réalité physique, celle des contraintes que le relief impose à la circulation et du morcellement en petites unités géographiques qui en résulte. Mais ces contraintes naturelles

ne jouent que par rapport aux sociétés qui les subissent. Elles ont existé en tant que telles seulement à partir du moment où les sociétés de plaines ont eu des raisons de pénétrer la montagne. Dans les Alpes, une telle situation se présente pour la première fois avec l'Empire romain, auquel son extension au nord de la plaine du Po, dans les Germanies et les Gaules, ne permet plus de demeurer dans l'attitude de « négation des Alpes » qu'avait observé M. Tarpin pour la période républicaine (1991). Jusqu'à Auguste, les Romains –et Auguste lui-même dans un premier temps– avaient préféré s'entendre avec les *reguli* et les chefs locaux, quitte à payer les passages ou à se contenter d'un semblant de reconnaissance. Cette situation ne pouvait résister à une donnée géopolitique : jusqu'alors traverser les Alpes n'était nullement une nécessité pour aller de l'Océan en Méditerranée, – les cols peuvent être évités en suivant les vallées du Rhône ou du Danube– ; il n'en allait pas de même pour un Empire devenu européen dont le centre est en Italie centrale dès lors qu'il contrôlait le piémont nord du massif.

LES AGGLOMÉRATIONS ROMAINES DE LA VALLÉE DE LA DURANCE

Ce fait est à l'origine d'un développement du phénomène urbain dont les effets ont été bien mis en évidence dans la haute vallée du Rhône, où ce processus intéresse en premier lieu la ville romaine de Martigny (*Forum Claudii Vallensium*) dans les Alpes Pennines et les agglomérations allobroges du Léman, en particulier Genève. Cette ville et Grenoble dans la vallée de l'Isère sont appelées à devenir des chefs-lieux de cités lors de la division de l'ancienne cité des Allobroges. Une réflexion inspirée par des comportements identitaires actuels a tenté d'interpréter l'éclatement de cette cité qui opposa une forte résistance au conquérant romain comme l'effet d'une volonté politique romaine de diviser pour consolider son pouvoir. Cette volonté a bien existé, mais, à l'époque où elle intervient, la division traduit la réussite d'un processus d'intégration, plus qu'un retour à la situation politique de la période républicaine. Parallèlement, entre l'époque augustéenne et le IV^e s., d'autres bourgs ruraux qui n'ont jamais accédé à ce statut deviennent le centre de nouveaux territoires, à l'intérieur de l'espace montagnard. Ce sont les *vici* qu'à cause de leur statut juridique subordonné, les archéologues ont pris l'habitude d'appeler « agglomérations secondaires ».

La question a été bien étudiée dans les Alpes du Nord pour l'espace allobroge (en dernier lieu Jospin 2002). Par rapport à celui-ci, les peuples des Alpes du Sud semblent avoir connu un moindre développement urbain. Pourtant, dans ses travaux récents, G. Barraol (1998) a insisté sur le nombre non négligeable des agglomérations secondaires des vallées du Buech et de la Durance. De fait, le morcellement de l'ancienne cité de Vienne trouve son parallèle chez les Voconces avec la promotion de Sisteron, d'Embrun et de Briançon sur l'axe durancien, celle de Gap, à l'ouest, sur un autre axe. Ces quatre villes deviennent des chefs-lieux de cités, dans lesquels naissent des *vici* témoignant d'une dynamique identique à celle qui est observée en Savoie (Leveau 2002b, 60-70). Cette observation étend aux pays du Buech et de la Durance le rapprochement que fait M. Tarpin (2002, 253) entre les *vici* de Cisalpine et « les *vici* de Narbonnaise situées, en Viennoise au débouché des cols des Alpes du Nord, c'est-à-dire au débouché des axes sur lesquels se trouvent les *vici* de Cisalpine ». Dans les Alpes-Maritimes, la situation n'est pas fondamentalement différente : les listes épiscopales font connaître les chefs-lieux dont se dotent un certain nombre de cités. Vers 400, la *Notitia Dignitatum Galliarum* nomme les évêchés d'Apt, Riez et Sisteron en Narbonnaise seconde, de Digne, *Rigomagus*, Senez (la *Civitas Sanitensium Vediantinorum* qui figure chez Ptolémée), Castellane (*Salinae*, capitale des *Suetri*), Glandève (*Glanate*, à Entrevaux à l'extrémité sud-est du département actuel des Alpes-Maritimes), liste à laquelle G. Barraol propose d'ajouter *Eturamina* (Thorame) connue par le concile de Vaison.

Tout ce qui vient d'être écrit ci-dessus devait être confronté aux faits archéologiques. A priori, la faiblesse de la romanisation de la haute montagne qu'ont mise en évidence les travaux dont il a été question plus haut, justifie en effet le scepticisme de certains à l'égard de l'importance attribuée à la ville et à l'économie domaniale romaines dans ces montagnes. Les premiers résultats obtenus permettent d'apporter des réponses précises à ces interrogations. Sur l'axe conduisant directement de la vallée du Rhône au col du Mont Genève par le col de Cabre, –un des itinéraires qu'a pu emprunter Hannibal–, les itinéraires routiers nommaient des sites dont la réalité matérielle échappait. Située dans le Haut Buech au pied du col de Cabre, La Batie-Montsaléon, *Mons Seleucos*, est l'un d'eux. Nous avons déjà vu comment la simple compilation des données connues depuis le siècle dernier et éclairées par les apports de la photographie aérienne et par la géophysique permettait de proposer une nouvelle lecture de ce site (fig. 3). Avec son sanctuaire –romain par la chronologie sinon par la tradition à laquelle il se rattache–, ce *vicus* entre dans une série maintenant illustrée dans la combe de Savoie par les agglomérations de Gilly (Barthélémy 1986), de Châteauneuf-de-l'Isère où Ch. Mermet (1993) a fouillé un sanctuaire et de Viuz-Favege (Serralongue 2002). Sur ces sites, pratiquement rien de plus ancien que la fin de l'époque de La Tène n'a été trouvé. Ce sont des créations gallo-romaines dont des parallèles existent dans les Trois Gaules et plus particulièrement en Aquitaine où les travaux de M. Finker et de F. Tassaux ont attiré l'attention sur un type d'agglomération dont le centre monumental est constitué autour du culte impérial. Dans un article récent, publié dans un dossier consacré à ce culte en

Gaule Narbonnaise, B. Rémy (1999) a précisément montré la place qu'il occupait à Châteauneuf.

L'une des raisons de l'intérêt porté à *Mons Seleucos* était la perspective d'une opération d'archéologie préventive occasionnée par le passage d'une autoroute reliant Aix-en-Provence à Grenoble par le col de La Croix-Haute. Ce type d'opération est évidemment fondamental pour apporter les faits archéologiques dont nous manquons. C'est ce qui avait commencé par les travaux réalisés lors de la construction de section Aix-en-Provence / Sisteron de l'autoroute A51. En 1988, aux Présidentes, quelques kilomètres, au sud de Sisteron, une opération d'archéologie préventive restée en grande partie inédite avait permis de fouiller quelques maisons appartenant à une agglomération paysanne d'une dizaine d'hectares improprement qualifiée de *villa*. Ce site n'est pas isolé. Situé à proximité de l'axe routier qui remonte la Durance dans le bassin d'Aubignosc, il doit être interprété dans un contexte domanial romain. On connaissait en effet déjà un autel dédié à Sylvain (*CIL* XII, 1521) un Caius Iulius Thallus, dont le *cognomen* hellénisant indique qu'il s'agit vraisemblablement d'un affranchi ou d'un fils d'affranchi (Leveau 2002, 64-66). La ville antique de *Segustero*/Sisteron n'est pas éloignée et d'importantes *villae* ont été signalées dans la vallée de la Durance. Quelques années plus tard, la prolongation de l'autoroute au nord au nord de Sisteron a permis de faire progresser les connaissances sur l'agglomération secondaire de *Alabons* / Le Monétier Allamont qui correspond à une station de la voie de la Durance (*id.*, 66-68). Jusqu'aux fouilles de l'autoroute A51, ses caractéristiques n'étaient connues que des fouilles anciennes et par des observations de surface (Ganet, 1995, 127-130). Dans l'agglomération actuelle, des vestiges attribuables à des tombes et, au château, des restes de construction conservés en élévation pouvant être attribués à un monument ont justifié la localisation à cet endroit d'un noyau urbain d'époque romaine. Plusieurs inscriptions importantes laissaient penser qu'il y avait là un chef-lieu de *pagus*, le *pagus Epotius* (*CIL* XII 1525), pourvu de monuments publics, dont un *macellum* (AE 1908, 63 ; Espérandieu, 1929, *ILGN* 226). De là provenait aussi l'épithaphe d'un puissant aristocrate voconce, Q. Caetronius Titulus (*CIL* XII 1529), duumvir et pontife de Rimini, flamine d'Auguste et curateur de jeux publics à Die.

Mais l'archéologie préventive n'est pas le seul moyen d'enrichir les dossiers. Les moyens traditionnels gardent leur efficacité. C'est ainsi que la sécheresse de l'été 2003 a révélé de reconnaître dans la matérialité de son plan une autre des agglomérations dont G. Barruol avait dressé la liste, le *vicus* de *Rama* entre Briançon et Embrun. En permettant d'observer depuis la falaise qui le domine la structure géométrique d'un de ses quartiers, ce phénomène ôte toute validité aux spéculations dont a fait l'objet un site installé sur une terrasse alluviale exposée aux inondations catastrophiques de la Durance.

LES VILLAE

Le développement urbain qui vient d'être présenté n'exclut pas celui de grands domaines exploités depuis des *villae* par ces aristocrates d'origine allobroge et voconce ou plus généralement alpine. Les sources écrites, littéraires et surtout épigraphiques, témoignent en effet de l'intégration dans la société romaine des élites (Rémy 2002) qui assurent la pénétration des formes d'exploitation domaniale typiquement romaines dans ces vallées alpines. Le réexamen des dossiers remet en question une idée largement répandue chez bon nombre d'archéologues français, selon lesquels la *villa* serait pratiquement exclue des Alpes du Nord : des sites auraient été abusivement qualifiés de *villa* au XIXe s. par des archéologues qui appelaient ainsi tout site romain en contexte rural. Le fait énoncé est indiscutable. Mais il faut se garder des effets pervers de sa généralisation. On est au contraire frappée par la précoïté de grandes *villae* dans les Alpes du Nord. Saint Martin-de-Jalionas se trouve dans l'Ile Crémieu en zone préalpine (Royet 2002). Mais la *villa* de la Grange est près de Genève. Édifiée entre 10 et 30, cette *villa* dont l'emprise atteignit 180 m sur 450 m et qui fut restructurée entre 50 et 80 (Haldimann *et al.*, 2001) est probablement moins exceptionnelle qu'il ne paraît au premier abord. Récemment une étude de B. Rémy (2002) a montré que l'on avait sans doute trop rapidement réinterprété Arbin comme une agglomération et qu'il fallait prendre au sérieux l'ancienne hypothèse qui en faisait une *villa*. Il faudrait établir une relation directe entre ce domaine et un personnage de rang équestre, grand notable de la cité de Vienne, T. Pompeius Albinus (*CIL* XII, 2327 = AE 1991, 1199). Des séries épigraphiques donnent un contenu factuel à une réalité connue par les textes, celle de la puissance d'une aristocratie allobroge grandie à l'ombre de l'aristocratie romaine, n'en déplaise à Cicéron qui en dénonçait la collusion avec Catilina. Vers-l'Église, sur la commune de Fréterive (Rémy *et al.* 1996, 149-151) a fourni trois épithaphe dont deux sont celles de magistrats, ce qui démontre la présence d'une grande famille allobroge ; et d'une seule, car tous les défunts sont des *Iulii* (*ibid.*, p. 159-176). Au hameau de Viuz sur la commune de Faverges (Bertrand *et al.*, 1999., p. 123, p. 235-245), il existe bien une agglomération, sans doute *Casuarina*, un " *vicus* routier ". Mais 500 m de là, au Thovey, il existe une *villa* dont la situation topographique évoque la relation spatiale que le *vicus* romain de Bliesbruck entretient avec la *villa* de Reinheim (Petit et Schaub 1995).

Dans les Alpes du Sud, la recherche sur la *villa* a subi la même désaffection. C'est en effet ainsi que la description d'un site de ce type, parmi les plus importants, la *villa* de Serre-la Croix dans la vallée du Buech, sur la colline

du même nom, est assortie d'une courte phrase qui exprime la perplexité de son auteur sur J. Roman : il « pense à une villa » (Ganet 1995, 55). Or la description de l'auteur d'un remarquable « *Repertoire archéologique du département des Hautes-Alpes* » est toujours vérifiable sur le terrain. Cette grande villa se trouve la commune d'Aspres-sur-Buëch à 6 km de La Bâtie-Montsaléon. On y a signalé un autel portant une inscription qui n'est référencée ni au CIL XII, antérieur à sa découverte, ni dans les ILN G (Espérandieu 1929). Elle est dédiée à *L(ucius) Attius M[aximus Vo]lt(inia tribu) Flaminius/ ex voto*. Plutôt que *M[aximus]*, on restituera : *M(arci filio)* et *Flaminus*, plutôt que *Flaminius*, sauf s'il s'agit d'un titre car il y a place plusieurs lettres avant ce mot. La relation avec le vicus voisin est suggérée par une inscription perdue de La Bâtie – dont copie figurée permet d'améliorer la lecture. *L. Attius Tertullus (CIL, XII, 1541)* dont elle nous donne le nom est également rattaché à la tribu Voltinia et portant le même gentilice. Il a distribué de l'argent au peuple et donné de l'huile pour le bain. Sans grand risque d'être démenti par la suite, on peut présumer que des recherches systématiques grossiront la liste des grandes villae.

La preuve en est fournie par la découverte récente par la photo aérienne d'un établissement dont le plan apparaît avec une particulière netteté (fig. 4). Il se trouve au lieu-dit la Bégüe à proximité de la route nationale. D'une largeur double des autres, l'aile orientale est prolongée au sud-est par ce qui paraît être une installation thermale. Au vu d'un tel plan, l'identification qui vient à l'esprit est celle d'une grande villa dont les bâtiments s'organisent autour d'une vaste cour. Toutefois, la proximité de la route et une caractéristique du plan, – l'importance de la cour par rapport à l'espace bâti –, suggèrent qu'il s'agit d'un relais routier qui serait celui de *Cambonum* une « agglomération » routière que les distances invitent à rechercher précisément au pied du col de Cabre (Barruol in Ganet 1995, 46). Cette interprétation est appropriée à un site qui se trouve en fond de vallée à proximité de la route alors qu'à quelques centaines de mètres de là, l'habitat actuel est implanté sur une terrasse qui paraît beaucoup plus propice à l'installation d'une villa (Leveau 2002, 68–69). Toutefois des découvertes nouvelles semblent révéler une extension inattendue d'un site dont la lecture est à revoir et qui, en tout cas, ne peut se réduire à la trop commode opposition entre villa et vicus.

CONCLUSION

On mesure donc les promesses et les enjeux d'une relance de la recherche sur la période romaine dans les Alpes. D'abord patrimoniaux, ils invitent à renouer avec l'œuvre des « antiquaires » qui, au XIXe s., ont dressé les premiers inventaires archéologiques. Sur ce plan, la réussite du tourisme culturel sur les mines de L'Argentière en montre les possibilités. Mais, ici, nous insisterons plutôt sur son apport à la recherche dans deux domaines qui correspondent à des questionnements actuels. Le premier concerne l'histoire de l'environnement naturel et la relation que celui-ci entretient avec l'histoire des sociétés. L'importance des contrastes commandés par l'étagement altitudinal fait de la montagne un laboratoire pour l'étude de la relation entre changements sociaux et changements environnementaux. Contredisant le préjugé déterministe courant, les recherches conduites permettent d'observer qu'entre les deux périodes de crise qui l'encadrent, celle de l'âge du Fer et celle des VIe et VIIe s., l'amélioration du climat à l'époque romaine n'a pas eu sur l'occupation de la haute montagne, l'effet positif que l'on pourrait escompter, s'agissant d'un secteur que son altitude place en limite des possibilités d'une occupation. Cela nous conduit au second domaine, qui, lui, relève de l'histoire sociale. Le changement qui se fait sentir dans le mode et le degré d'occupation des vallées alpines est lié à l'intégration dans l'Empire d'un massif dont le franchissement est devenu une nécessité. Le climat ne joue pas un grand rôle dans cette affaire. Le facteur essentiel est cette romanisation dont nous avons tenté de préciser l'effet sur les formes de l'habitat. L'urbanisation des vallées conduisant aux grands cols en est un des effets les plus caractéristiques. Dans les autres domaines de l'économie montagnarde, l'histoire reste immobile. C'est le cas pour le pastoralisme qui exploite la ressource herbagère. Il en est vraisemblablement de même pour les mines, mais ce secteur n'a pas encore fait dans ces régions l'objet d'études permettant de conclure.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIEU V., PONEL PH., BRUNETON H., LEVEAU PH. ET BEAULIEU J.-L. DE 2000 – Palaeoenvironments and cultural landscapes of the last 2000 years reconstructed from pollen and Coleopteran records in the Lower Rhône Valley, southern France. *The Holocene*, 10/3, 2000, p. 341-355.
- BARRUOL G. 1998 – Les agglomérations secondaires des Alpes du Sud. In : Gros (dir.), Gros P. (dir.) 1998 – *Villes et campagnes en Gaule romaine*, 120e Congr. Nat. Soc. Hist. Scient., Aix en Provence, 1995, Archéologie, Paris, 206 p., p. 27-43.
- BARTHÉLÉMY H. 1986 – Gilly, un site gallo-romain alpin, *Revue archéologique de Narbonnaise*, 19, p. 211-244.
- BEAULIEU J.-L. 1977 – *Contribution pollenanalytique à l'histoire tardiglaciaire et holocène des Alpes méridionales françaises*. UFR Sciences, Aix-Marseille III, 1977, Thèse, 358 p., 39 diagrammes.
- BEAULIEU J.-L. DE, LEVEAU PH. ET AL. 2003 – Changements environnementaux postglaciaires et action de l'homme dans le bassin du Buëch et en Champsaur (Hautes-Alpes, France). Premier bilan d'une étude pluridisciplinaire. In : Muxart T., Vivien F.-D., Villalba B. et Burnouf J. (eds), *Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées*. Ed. Elsevier. Collection environnement, . 2003, 93-102.
- BÉRARD G. 1997 – *Les Alpes-de-Haute-Provence, 04*, Carte Archéologique de la Gaule, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, p. 567 p., 496 fig..
- BERTRANDY F., CHEVRIER M ET SERRALONGUE J. 1999 – *La Haute-Savoie -74-*, Carte archéologique de la Gaule, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 412 p., 384 fig..
- COURTOIS C. 1955 – *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, 441 p.
- COURT-PICON M., EN COURS : – *Mise en place du paysage dans le Champsaur (Hautes-Alpes, France) à l'interface des dynamiques naturelles et des dynamiques sociales. Analyses polliniques et dendroécologiques*. Thèse de doctorat. Université de Besançon.
- DIGERFELDT G., BEAULIEU J.-L., GUIOT J., MOUTHON J. 1997 – Reconstruction and paleoclimatic interpretation of Holocene lake-level changes in Lac de Saint-Léger, Haute-Provence, southeast France. *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, 136, 1997, p. 231-258.
- GABBA E. ET PASQUINUCCI M. 1979 – *Struttura agraria e allevamento transumante nell' Italia Romana (III-I Sec. A.C.)*. Pise : Giardini Editori e Stampatori, 1979. 193 p.
- GALOP D. 1998 – *La forêt, l'Homme et le troupeau dans les Pyrénées. 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée*. Toulouse : GEODE - Laboratoire d'Ecologie terrestre – FRAMESPA, 1998. 285 p.
- GANET I. 1995 – *Les Hautes-Alpes. 05*, Carte archéologique de la Gaule, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 188 p..
- HALDIMANN M.-A., ANDRÉ P., BROILLET-RAMJOUÉ E. ET AL. 2001 – Entre résidence indigène et *domus* gallo-romaine : le domaine antique du Parc de La Grange (GE), *Archéologie Suisse*, 24, p. 2-15.
- JOSPIN J.-P. (DIR.) 2002, *Les Allobroges. Gaulois et Romains du Rhône aux Alpes*, Musée Dauphinois, 2002, 191 p..
- LEVEAU PH. 1977 : L'opposition de la montagne et de la plaine dans l'historiographie de l'Afrique du Nord antique, dans *Annales de Géographie*, 1977, pp. 201-206.
- LEVEAU PH. 1986 : Occupation du sol, géosystèmes et systèmes sociaux. Rome et ses ennemis des montagnes et du désert dans le Maghreb antique, dans *Annales ESC*, Nov.- Déc. 1986, N°6, p. 1345-1358.
- LEVEAU PH., 2002a : Introduction : Les incertitudes du terme *villa* et la question du *vicus*, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 35, 2002, p. 5-26
- LEVEAU PH., 2002b, L'habitat rural dans la Provence Antique : *villa*, *vicus* et *mansio*. Etudes de cas *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 35, 2002, p. 59-92
- LEVEAU PH. 2003 – La période romaine dans les Alpes occidentales. Un bilan des recherches. In : Boëtsch G. (dir.), Devriendt X. (dir.), Piguel A. (dir.) – *Permanence et changements dans les sociétés alpines : actes du colloque de Gap*, juillet 2002. Aix-en-Provence : Edisud, 2003, p. 31-56.
- LEVEAU PH., SEGARD M., BARBIER CH., BERTUCCHI G. ET SIMON B. 2002 – La Batie-Montsaléon, Mons Seleucus, *vicus* et sanctuaire gallo-romain dans le haut Buëch (Hautes-Alpes), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, (35, 2002), 111-128.

- LEVEAU PH., SEGARD M. À PARAÎTRE – Le pastoralisme en Gaule du Sud entre plaine et montagne : de la Crau aux Alpes du Sud. In : actes du colloque « La Méditerranée antique : économies rurales et sociétés agraires d'Homère à Palladius » organisé par Ch. Hamdoune et Ch. Chandezon., Montpellier, mars 2002. *Pallas*, à paraître.
- MATTINGLY, D. J. 2002 – Vulgar and Weak 'Romanization' or Tim for a Paradigm Shift ?, *Journal of Roman Archaeology*, 15, 536-540.
- MERMET C., 1993 – Le sanctuaire gallo-romain de Châteauneuf (Savoie), *Gallia*, 50, 95-108.
- MOCCI F., PALET MARTINEZ J.M., SEGARD M., TZORTZIS S., WALSH K. – *Peuplement, pastoralisme et modes d'exploitation de la moyenne et haute montagne depuis la Préhistoire dans le Parc National des Écrins (vallées du haut Champsaur et de Freissinières, Hautes-Alpes)*, à paraître.
- NAKAGAWA T. 1998 – *Études palynologiques dans les Alpes françaises centrales et méridionales : histoire de la végétation tardiglaciaire et holocène*. Université d'Aix-Marseille III – Faculté des Sciences de Saint-Jérôme, 1998. Thèse. 211 p.
- PALET MARTINEZ J.M., SEGARD M. 2002 – Prospection thématique dans le Champsaur (Haute-Alpes). Document Final de Synthèse. Aix-en-Provence, 2002. 85 p.
- PALET MARTINEZ J.M., RICOU F., SEGARD M. – Prospections et sondages sur les sites d'altitude en Champsaur (Alpes du sud). *Archéologie du Midi Médiévale*, à paraître.
- PETIT J.-P. ET MANGIN M. (DIR.), BRUNELLA PH. (COLL.) 1994 – *Les agglomérations secondaires. La Gaule Belgique, les Germanies et l'Occident romain*, Paris, Errance, 294 p..
- RÉMY B. 1999, Religion populaire et culte impérial dans le sanctuaire indigène de Châteauneuf (Savoie), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 32, 31-38.
- RÉMY B., PERNON J. (COLL.) ET SEGARD M. (COLL.) 2002 – Arbin (Savoie), le site de Mérande (*villa* ou *vicus* ?), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 35, 273-280.
- ROYET R. 2002 – Un palais rural et son système domanial : Saint-Romain-de-Jalionas, le Vernai (Isère). In : Jospin dir., 2002, 82-85.
- RENDU CHR. 2000 – Fouiller des cabanes de bergers : pour quoi faire ? *Études Rurales*, 153-154, 2000, p. 151-176.
- SEGARD M., WALSH K., COURT-PICON M. 2003 – L'occupation de la haute montagne dans les Alpes occidentales. Apport de l'archéologie et des analyses paléoenvironnementales. In : Boëtsch G. (dir.), Devriendt X. (dir.), Pigué A. (dir.) – *Permanence et changements dans les sociétés alpines : actes du colloque de Gap, juillet 2002*. Aix-en-Provence : Edisud, 2003, p. 17-30.
- SERRALONGUE J. 2002 – Le sanctuaire de Viuz-Favergé (Haute-Savoie). In : Jospin dir. 2002, 160-163.
- TARPIN M. 1991 – La négation des Alpes dans l'imaginaire romain, dans *La montagne et son image, du peintre d'Arkesilas à Thomas Cole*, Paris, p. 29-120 (*116^e Congrès des Sociétés Savantes, Archéologie et Histoire de l'Art, Chambéry, 1991*).
- TARPIN M. 2002 – *Vici et pagi dans l'Occident romain*, Ecole Française de Rome, diffusion De Boccard, Paris, 2002, 485 p.
- WALSH K. 2001 – *Fouille archéologique programmée sur les sites d'altitude de Faravel XIII et Faravel XIV*. Document Final de Synthèse. Aix-En-Provence, 2001. 72 p.
- WOOLF, G. 1998 – *Becoming Roman. The Origins of Provincial Civilization in Gaul*, University Press, Cambridge.

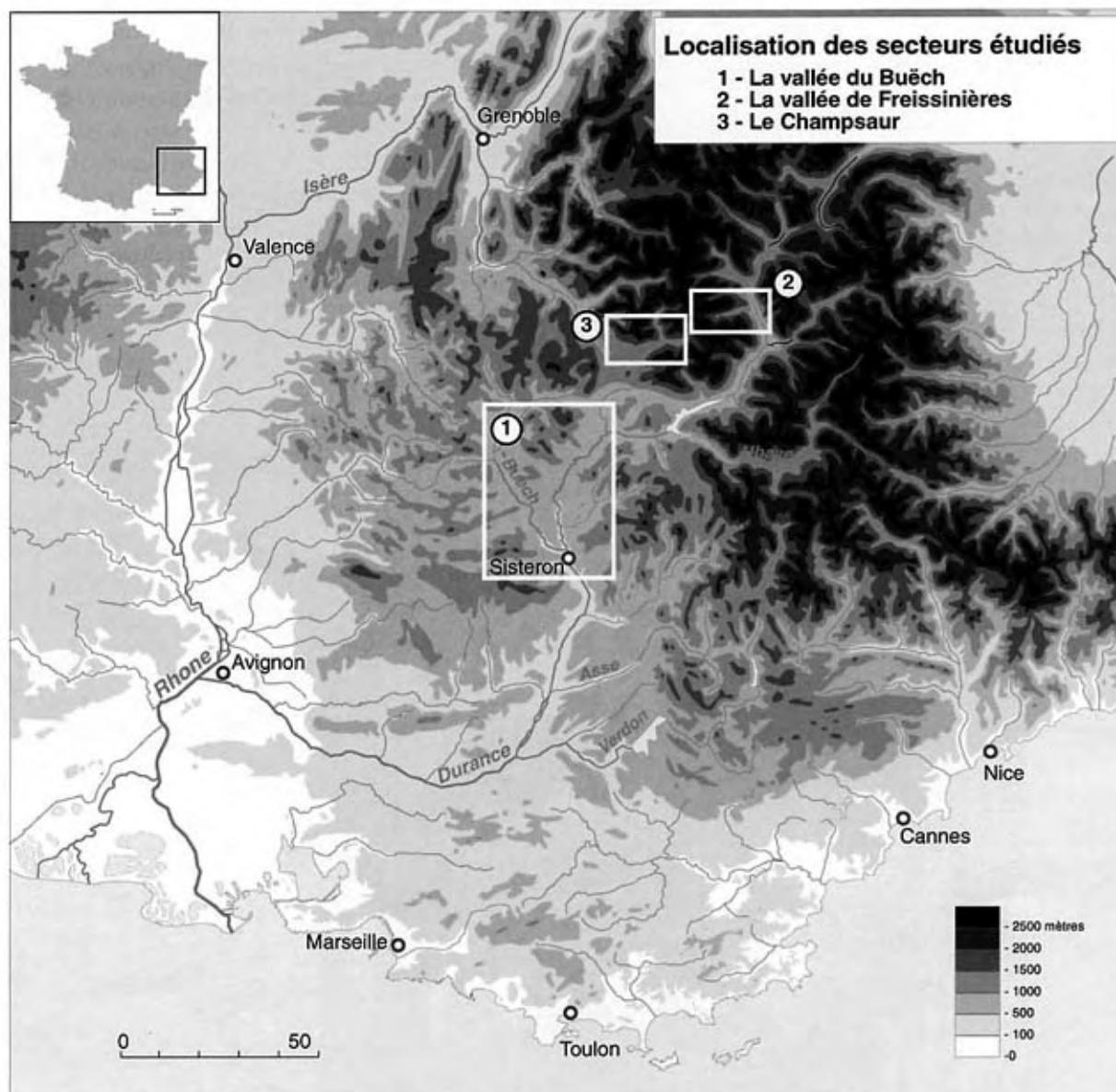


Fig. 1. Localisation des secteurs d'étude

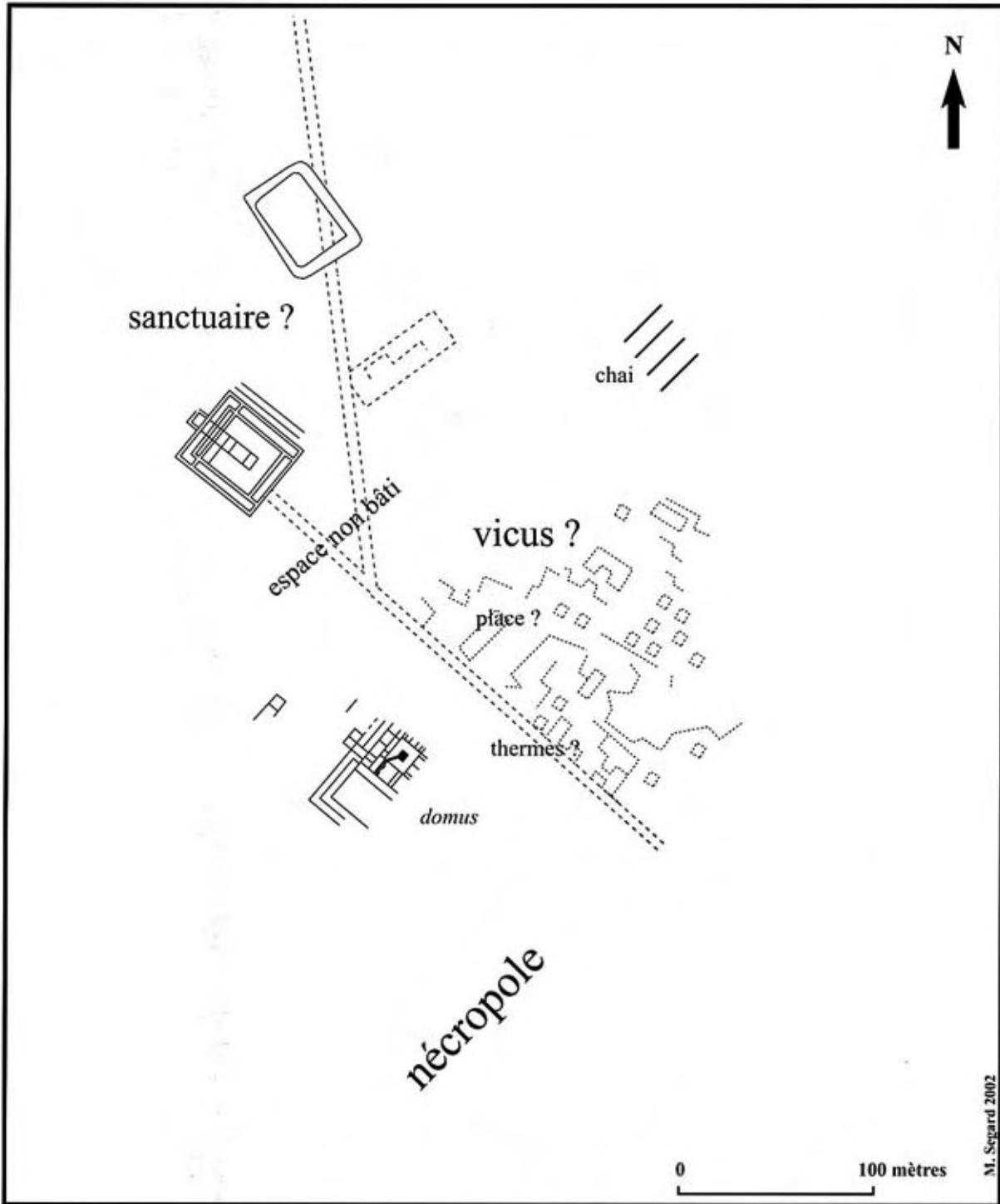


Fig. 3. Schéma d'interprétation du vicus de Mons Seleucos

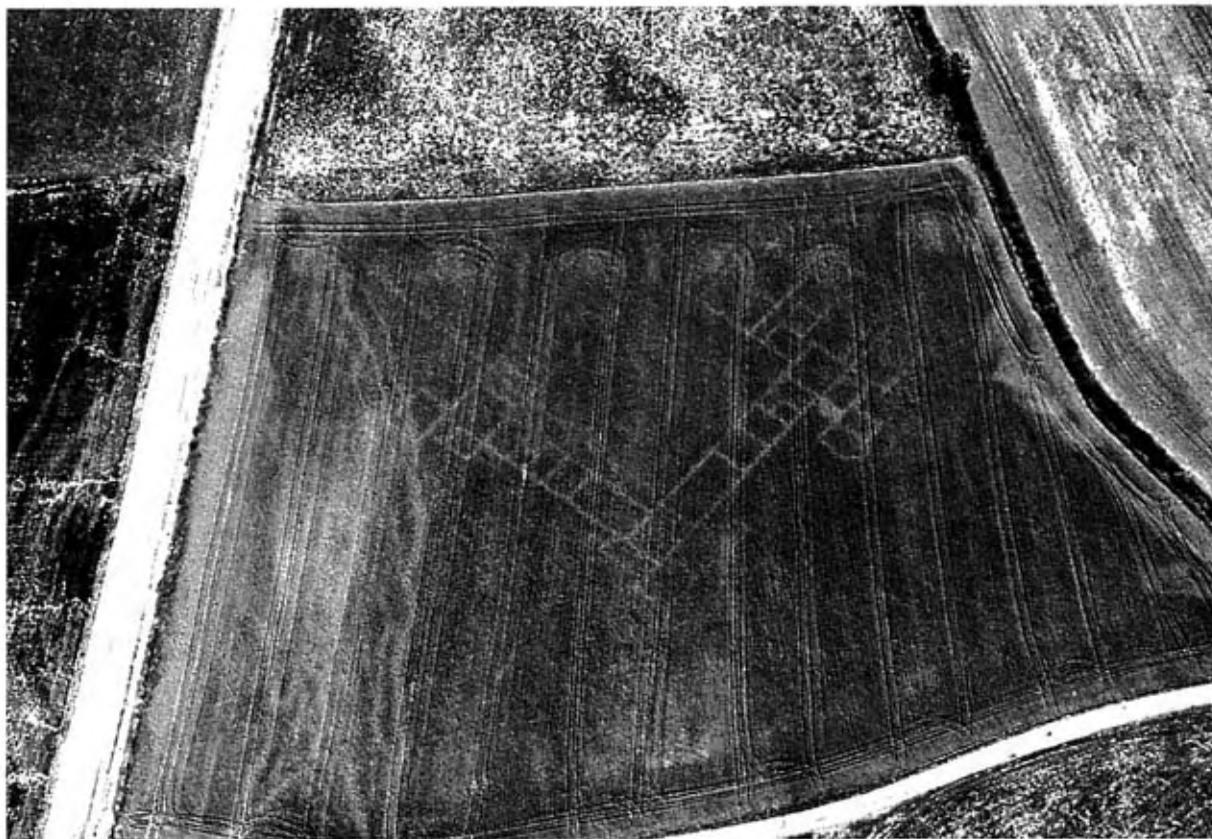


Fig. 4. *Vue aérienne oblique du site de La Begüe dans la vallée du Buech (cliché M. Olivier et C. Hussy, SRA de PACA).*